TEMPERATURE

Du 4 novembre 1902.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens. No 131 rue Carondelet.

	Farenheit	Centigrade
7 h. du matin....	66	20
Midi.....	74	23
3 P. M.....	72	22
6 P. M.....	72	22

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 4 novembre—Prédictions pour la Louisiane—Temps — pluie mercredi, plus froide dans la partie nord; temps beau et plus froid jeudi; vents frais du sud-ouest.

LES Deux Présidences —DE— L'UNION ET DE LA FRANCE.

Tous nos lecteurs ont encore présente à l'esprit l'effroyable situation où se trouvait plongée, il y a quelques jours, une partie de l'Union, la région des mines de charbon. Tous les travaux étaient arrêtés, la détresse régnait partout et l'irritation qui en était le résultat inquiétait vivement les populations qui s'attendaient d'un moment à l'autre à d'effroyables désordres. Il a suffi d'un mot, d'une démarche du chef de l'exécutif pour rétablir le calme et engager les travailleurs à rentrer dans leurs ateliers, à reprendre leurs travaux. Tout le monde est resté émerveillé de la facilité avec laquelle s'est opérée la pacification.

Le fait a d'autant plus étonné le monde, des deux côtés de l'Atlantique, qu'en Europe il se trouvait une autre grande république travaillée par le même mal et que le chef de l'exécutif de cette autre démocratie avait échoué, là où avait si bien réussi le président Roosevelt.

Est-ce donc que les populations françaises sont plus ingouvernables que celles de l'Amérique? Non certes. Mais elles entendent et pratiquent autrement le principe de la souveraineté du Peuple.

Là où le législateur de l'Union, avec une sagesse qu'on ne saurait assez louer, a établi la séparation des pouvoirs qui donne à l'exécutif une grande liberté d'action et une puissante initiative, celui de France a chargé la présidence des entraves du parlementarisme et l'a réduite à une presque complète impuissance.

A côté de la hardiesse et de la rapidité des démarches de M. Roosevelt, qui peut se mouvoir librement dans le vaste champ de l'exécutif, nous n'apercevons chez M. Loubet qu'hésitations, timidités, quand il ne nous fait pas assister à de véritables reculades. La raison en est bien simple; c'est qu'il ne peut hasarder un mot, tenter une démarche, sans s'exposer à de violentes attaques, presque toujours suivies d'un vote de réprobation qui avilit et ridiculise le pouvoir suprême. Nous en voyons, à chaque instant, de lamentables exemples.

Le parlementarisme, voilà la plaie qui dévore la République Française et qui lui prépare de bien vilains jours, si elle ne met pas bon ordre aux excès auxquels il se livre.

Jetons un coup d'œil sur ce qui se passe dans les deux républiques et comparons.

Ici un Président qui, librement, sans être arrêté par aucune entrave, intervient dans un conflit, choisit comme il l'entend une commission qu'il charge de régler le différend.

Cette commission se met à l'œuvre tranquillement et tout se passe sans bruit, sans scandale.

Là, un autre Président, qui n'a guère de pouvoir que le titre, et dont le moindre acte est entravé par l'intervention brusque, violente de quelque député, de quelque sénateur qui sort intempestivement de sa sphère législative pour aller troubler l'exécutif dans l'exercice légitime de ses fonctions.

Faut-il nous étonner de voir les fauteurs de désordres profiter de ce désarroi, se jeter à la traverse pour envenimer la situation et ajourner indéfiniment une œuvre de pacification facile en elle-même et dont tous les honnêtes gens désirent ardemment le succès.

N'est-ce pas ce qui arrive à M. Loubet dont les efforts restent stériles et ne servent qu'à mettre à nu sa faiblesse et son impuissance.

CONVENTION DES MANUFACTURIERS.

Nous sommes à la veille de l'ouverture de la grande convention de l'Association des Banquiers. Dans trois ou quatre jours elle siégera parmi nous.

C'est là un très grave événement; il fera date dans l'histoire de la Cité du Croissant. Il n'est pas au monde d'association plus importante que celle-là. Elle compte parmi ses membres les chefs des plus plus riches institution financières du nouveau monde et même de l'Europe.

Il en est pourtant une autre qui l'égale en importance, si elle ne le surpasse pas; c'est l'association des manufacturiers, parce qu'elle est essentiellement productrice, parce qu'elle est la véritable source de toutes les richesses amassées par les institutions financières. C'est donc avec une vive satisfaction que nous allons voir bientôt les manufacturiers siéger parmi nous et prendre la place des Banquiers. Ils doivent nous arriver au printemps prochain, au milieu du mois d'avril. C'est en grande partie à l'Union Progressiste que nous devons cette réunion où doivent siéger les plus grands industriels des deux mondes.

Personne n'ignore que le regretté président McKinley se faisait une gloire de faire partie de cette Association. On n'ignore pas non plus qu'elle a des ramifications dans le monde entier et que presque tous les consuls des nations étrangères y ont été invités et se feront un devoir d'y assister.

Non seulement les grandes maisons du Nord et de l'Ouest y seront représentées, mais aussi et surtout celles du Sud.

Nos maisons de commerce de la Louisiane sont éminemment intéressées au succès de cette convention, et n'épargneront aucun effort pour donner un vif éclat à cette réunion de nos grands producteurs américains.

Il faut que la Nouvelle-Orléans fasse brillante figure dans cette convention qui se réunit chez elle, et elle y réussira.

La maison hantée de Vesoul.

L'autre jour, à Vesoul, rue du Centre, une brave épicière, Mme Réaillet, surveillait son pot-au-feu, lorsque le couvercle de la marmite, soulevé violemment, chut à terre et s'y brisa.

—Le pot-au-feu bout trop fort, se dit Mme Réaillot, qui s'en fut chercher un autre couvercle, en métal, celui-là.

Et la bonne ménagère balayait les débris du couvercle de terre, lorsque celui de métal fut projeté violemment jusqu'au milieu de la cuisine.

—Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que c'est! s'écria l'épicière épouvantée.

A ce même moment, l'eau du pot au feu débordait inondant le foyer. Légumes et viandes, suivant son exemple, roulèrent sur le plancher, comme projetés par une main invisible. Et la marmite, chancelante, se renversait à son tour et se brisait!....

Mme Réaillot jeta des cris terribles, qui firent accourir son mari. Tous deux demeurèrent stupides devant cet inexplicable désastre où sombrait leur dîner. Ils n'étaient pas au bout de leurs peines.

Pouf! c'est un sac de sel qui s'abat sur le sol. Paf! c'est un sac de farine. Mais regardez donc!....des pots de confitures s'ébranlent sur leurs planches, franchissant légèrement quelques menus obstacles qui les séparent du bord, et viennent se fracasser à terre! Une bouteille d'huile les suit, une bouteille de vin les imite, répandant comme un flot de sang! Toute la vaisselle, toute la batterie de cuisine, saisies d'une mystérieuse ivresse entrent en danse, bondissent avec un fracas épouvantable qui couvre presque les cris affreux des malheureux épiciers!

Et cela a recommencé le lendemain:

Vers six heures, dit le "Réveil de la Haute-Saône", l'heure fatidique, les esprits facétieux qui semblent avoir établi leur quartier général dans la boutique de M. Réaillot, recommencèrent à se livrer à des fantaisies d'un goût douteux.

Toutes les tentatives de Mme Réaillot et de la bonne pour préparer le dîner furent vaines.

Comme la veille, le contenant des casserolles puis les casserolles elle-mêmes dansaient la sarabande, et finalement dégringolaient à terre où elles se brisaient. La famille dut se passer de dîner.

A LA MARTINIQUE.

Les Premiers Travaux de la Mission Lacroix.

Le ministre des colonies de France vient de recevoir de Fort-de-France un câblogramme l'informant que la mission Lacroix a parcouru la zone dévastée par les diverses éruptions de la montagne Pelée, et poursuivi ses investigations scientifiques sur une étendue de 8 kilomètres au Sud et de 4 et 5 kilomètres au Nord. La mission n'a relevé aucune trace de nouvelle fissure.

Elle a suivi la crête du cratère qui forme une cavité irrégulière et de 150 mètres de profondeur. Au centre de cette cavité, il s'est formé un cône de roche compacte, dépassant le sommet de la montagne et qui est sillonné de fissures. Il s'en échappe en tout sens des poussées explosives de vapeur et de gaz sulfureux qui déterminent de violents éboulements.

La zone du littoral, au Nord et à l'Est, est intacte. Elle n'en a pas moins été évacuée par mesure de précaution. Deux postes d'observation vont être en mesure de fonctionner.

A LA RECHERCHE DU CHRIST.

"Le Christ seul rendra la paix à vos cœurs remplis d'angoisse!" s'écriait le P. de Ravignan. Des gens qui entendent cette parole dans un sens tout à fait profane sont ceux qui encombrent l'antichambre de Dom Carlos. C'est le Christ du Portugal qui est l'objet de leur désir.

Nulle décoration étrangère n'est plus recherchée et la raison c'est que le ruban, la rosette du Christ sont identiques comme couleur au ruban et à la rosette de la Légion d'honneur.

La chancellerie impose bien le port d'une petite croix, destinée à empêcher la confusion, mais elle se dissimule, cette croix minuscule, dans les plis du ruban ou de la rosette.

Il y a quelques années, la police exerçait [illegible] les audacieux portant le [illegible] sans petite croix, la plus sévère surveillance. Impitoyable pour les délinquants, elle leur dressait procès-verbal.

Certain jour, raconte-t-on, un agent arrêta un très galant homme.

—Monsieur, quel est le ruban que vous portez là?

—C'est.... c'est.... le Christ du Portugal.

—Fort bien. Veuillez me suivre.

Au poste, on noircit deux feuillets de papier. Devant la mine confuse qu'avait prise le coupable, devant aussi la correction de ses réponses et son air comme il faut, le commissaire se sentit ému:

—Comment se fait-il, monsieur qu'un homme de votre sorte, ayant le Christ, ne se conforme pas au règlement qui veut que l'on joigne, au ruban, la petite croix?

—C'est que, je vais vous dire, monsieur le commissaire. "J'ai aussi la Légion d'honneur", et dans ces conditions, je croyais ne pas commettre de délit.

Appareil pour le secret du vote.

La question de trouver le meilleur moyen pour assurer le secret du vote est depuis quelque temps d'actualité. On lira donc avec intérêt la description de l'appareil dont on se sert à cet effet dans une des communes du canton des Grisons.

La salle de vote de la commune de Samaden est meublée d'une urne singulière. C'est une sorte de tuyau auquel sont adaptées deux manches dans lesquelles l'électeur fourre ses bras au moment où il va voter.

La main qui tient le bulletin s'engage dans le tuyau conduisant à l'urne proprement dite et se dirige à droite si l'électeur entend y déposer un "oui"; à gauche s'il vote "non". De cette façon, le secret du vote est absolument garanti, car le mouvement de la main échappe à tous les regards.

L'appareil tout entier est en carton.

Violation de la Souveraineté française.

Depuis 1869, époque à laquelle une maison de Marseille fit l'acquisition de Cheik Saïd, sur le détroit de Bab-el-Mandeb, la France possède la souveraineté nominale sur ce port.

Cette souveraineté a été, il est vrai, contestée par la Turquie qui avait installé une petite garnison dans le voisinage de Cheik Saïd. Toutefois le gouvernement français avait maintenu ses droits.

Or, voici que la Turquie vient de faire une démarche décisive dans ce conflit en faisant occuper le port de Cheik Saïd lui-même. Voici en effet la dépêche confirmant cet événement:

"Il est maintenant confirmé que 700 soldats turcs sont venus à Cheik-Saïd. Ils ont, depuis leur arrivée, fait plusieurs routes, dont une conduisant au fort établi sur la colline de Bab-el-Mandeb qui domine Perim, creusé des puits et trouvé de l'eau potable. Ils ont aussi construit une petite jetée. Des constructions en pierre remplacent les tentes".

La position de Cheik-Saïd présente une importance particulière en ce qu'elle se trouve en face de l'île anglaise de Périm dont elle contrebalance la valeur.

L'histoire d'un tableau.

Un tableau d'Albert Dürer, volé jadis au musée de Munich et évalué à un million de francs, vient d'être découvert à Waereghem, dans la Flandre occidentale, dans les circonstances suivantes:

Il y a environ dix ans, une habitante de cette commune reçut en cadeau, d'une vieille cousine habitant Paris, une peinture sur panneau composée de six pièces. Ignorant la valeur de ce tableau, elle le remisa au grenier. Il y a à peu près un an, elle vendait les six pièces, avec un autre lot de planches, à un peintre en équipages de Waereghem. Le fils de ce dernier rassembla les morceaux et les vendit à un amateur pour 50 fr.

D'où procès entre la première vendeuse et le peintre en équipages; puis enquête et saisie du tableau par le parquet de Courtrai.

Une intrépide.

Paris, qui possède en ce moment deux rois, possède par surcroît une reine—celle que l'on pourrait appeler la "Reine de l'Alpinisme", si ce terme peut être généralisé et s'appliquer aussi bien aux ascensions faites dans les monts Himalaya.

Mme Louise Duvrier (tel est le nom de cette intrépide ascensionniste) est une Canadienne française, qui achève, en ce moment, son tour du monde, en guise de voyage de noces. C'est au cours de ses pérégrinations dans l'Inde que, dédaignant même de se faire accompagner par un guide, elle a entrepris l'ascension du "Great Longma Glacier" un des pics les plus dangereux de la chaîne himalayenne, que jamais être humain n'avait escaladé jusqu'ici.

Le glacier, qui commence à une hauteur de quatre mille mètres au-dessus du niveau de la mer, étend, sur une distance de quarante-huit kilomètres, la blancheur de ses neiges. Lorsque Mme Duvrier lança le dernier adieu aux Européens qu'avait attirés son départ, l'opinion dominante fut qu'on ne la reverrait jamais.

Elle réapparut cependant, huit jours plus tard. Son mari, qu'elle avait, durant cette périlleuse expédition, laissé dans l'auberge d'un petit village hindou, avait passé pendant ce temps, par des transes bien faciles à concevoir.

Guillaume II à Rome.

Dans la colonie allemande de Rome, on assure que l'empereur Guillaume aurait fait savoir au Vatican que si ses occupations le lui permettent, il fera coïncider sa prochaine venue à Rome avec la célébration du vingt-cinquième anniversaire de l'élection de Léon XIII, qui tombe le 2 mars 1903.

AMUSEMENTS.

THEATRE TULANE.

Très belle chambrée hier soir au Tulane, où "San Toy" obtient le même succès que l'an dernier. La pièce est gaie, la musique charmante et la mise en scène brillante.

Il y aura matinée aujourd'hui. On peut prédire salle comble.

GRAND OPERA HOUSE.

"The City of New York" est un drame émouvant, à grands effets et qui nous dévoile bien des mystères et des misères de la grande ville. Aussi la pièce attire-t-elle la foule, interprétée comme elle l'est par l'excellente troupe du Grand Opera House.

La matinée d'hier a été très brillante.

THEATRE AUDUBON.

Comme il fallait s'y attendre, l'"Octoroon" obtient un succès complet à chaque représentation.

Elle semble avoir été écrite pour la troupe Baldwin-Melville, qui compte bon nombre d'artistes de talent.

Le succès de l'Octoroon est assuré pour toute la semaine.

THEATRE CRESCENT.

Belle salle, hier, au Crescent. On sait que dans "At the Old Cross Roads" la scène se passe en Louisiane, avant la guerre civile. Elle intéresse donc le public d'une façon toute spéciale.

La troupe du Crescent l'interprète d'ailleurs avec beaucoup d'entrain.

Il y avait foule, hier, en matinée.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Très varié, très intéressant, le programme de l'Orpheum. La principale attraction est l'apparition de Mme Adélaïde Herrman qui a hérité des talents de son illustre et regretté mari, elle accomplit de véritables prodiges. A côté de Mme Herrman se font bruyamment applaudir les trois Millette, les charmants nains colibris, les chanteurs, les coq à l'âne de Lew Hawkins et les brillantes exécutions musicales de Athalie Claire, au premier sujet de grand opéra. Encore une semaine de succès pour l'Orpheum.

L'ESPRIT DES AUTRES

Au cercle.

—Vous savez qu'on vient de doter notre ami Gontran d'un conseil judiciaire.

—Diable! Et qu'a-t-il dit?

Rien. Il en est resté interdit!

Zette, petite fille de huit ans, est la pire des enfants terribles.

Comme elle souffrait des dents, sa mère s'efforçait de la calmer; et l'en était en nombreuse société.

—Tu as bien de la chance, maman, s'écrie Zette, de pouvoir ôter tes dents quand elles te font mal.

Mal payé en retour.

Dominique Canty, qui a l'habitude des arrestations, a de nouveau comparu en cour. Il a été arrêté par l'agent W. O. Schmidt pour vagabondage.

L'officier de police prétend avoir amicalement traité Canty et en échange de ses bons procédés, d'avoir été volé par lui. Canty lui a escamoté une chaîne et une breloque.

Schmidt l'a mené au juge Hughes qui lui a conseillé de faire une plainte contre Canty, ce que l'officier s'est empressé de faire aussitôt à la cour du juge Aucoin.

Collision.

A 2 heures du matin, hier, la locomotive No. 148, dont l'ingénieur Philippe et le chauffeur Howard avaient la responsabilité, et une autre, de la même ligne, confiée à l'ingénieur Baldwin, ont fait collision, au coin des rues Water et Calliope. Les dommages s'élèvent à $1.000. Aucune perte de vie à enregistrer.

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.00 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris:

$12 ..Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris:

$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris:

$3.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.35..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont leur droit. Les personnes qui veulent s'y abonner n'ont s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No. 23 Commencé le 15 octobre 1902

DETTE SACRÉE!

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Paul Rouget.

PREMIÈRE PARTIE

FRERES ENNEMIS!

X

LA FUITE.

Suite.

C'était six ou sept semaines plus tôt, à Paris, dans l'atelier de Pierre, son bien-aimé.

Les yeux du jeune homme brillaient de bonheur....ses lèvres frémissantes balbutiaient des paroles d'éperdue tendresse.

Il s'approchait d'elle, lui prenait les mains, l'entraînait lentement, tandis qu'autour d'elle les choses tournaient, qu'une griserie ineffable, délicieuse, l'envahissait, la prenait toute et la faisait tomber, défaillante, dans les bras de l'artiste refermés sur elle.

A ce souvenir, Geneviève frissonna.

Mais la voiture s'arrêtait.

La voyageuse était arrivée à destination.

A quelques mètres, derrière des arbres plantés en quinconce, la silhouette de la gare se dessinait.

Le ciel qui pâlissait vers l'est, annonçait que le jour n'allait pas tarder à paraître.

Geneviève descendit, paya le conducteur qui, la voyant songeuse, n'avait pas prononcé un seul mot durant le trajet.

Puis elle pénétra dans la gare, prit un billet pour Paris.

Une demi heure plus tard, elle était installée dans un compartiment de deuxième classe, tandis que, dans l'aube naissante, le train fuyait à toute vitesse.

.....

Le soir même, vers huit heures, Geneviève harassée, débarquait sur le quai de la gare de Lyon.

Elle se rendit dans un hôtel des environs, où elle loua une chambre.

Et dès qu'elle se fut jetée sur son lit, exténuée, brisée par cette journée passée en chemin de fer, elle s'endormit d'un sommeil lourd.

Elle ne se réveilla que le lendemain dans la matinée.

Elle se vêtit en hâte, le cerveau encore obscurci.

Elle ressentait un malaise étrange. La tête lui tournait. Elle avait des nausées.

Sa première pensée fut pour les êtres chers qu'elle venait de quitter.

Là-bas, aux Aulnelles, que se passait-il?

La nouvelle de sa fuite avait dû tomber sur le commandant, sur tante Noémie comme un coup de foudre.

Mais ils auraient pitié de leur petite Geneviève.

Elle avait tant souffert....Elle souffrait tant encore!

Il pardonneraient.

A cette pensée, une autre pensée succéda qui la fit soudainement se dresser pâle, le sein soulevé.

La pensée de Pierre!

Elle allait le revoir. Ils auraient ensemble une explication.

Le jeune homme lui dirait qu'il l'aimait toujours, que jamais il n'avait cessé de l'aimer.

Et l'effroyable cauchemar qui depuis des jours et des jours pesait sur elle, se dissiperait enfin.

Elle acquitta le prix de sa chambre, sortit, prit place dans le tramway qui fait le trajet entre la gare de Lyon et la gare du Nord.

Boulevard de Magenta, elle descendit du véhicule, s'engagea dans la rue de Dunkerque.

Elle se rendait chez Pierre.

Elle traversa le boulevard Rochechouart, Rue d'Orsel, elle eut une faiblesse, dut s'arrêter un instant.

Elle s'appuya à un mur.

Ses jambes fléchissaient.

A cette heure matinale, les passants étaient nombreux.

Des petites ouvrières, par groupes joyeux, se rendaient à leur travail.

Geneviève domina son émoi, reprit son chemin.

Elle arriva devant la maison où l'artiste habitait.

Avant d'entrer, d'un geste convulsif, elle porta les deux mains à son cœur qui battait à rompre sa cloison de chair.

Mon Dieu, comment le jeune homme allait-il la recevoir?

Que lui dirait-il?

N'importe, elle le verrait.

Elle apprendrait la vérité....cette vérité fût-elle mortelle.

S'il était absent, elle attendrait son retour.

Elle saurait le mobile qui avait dicté sa conduite.

Malgré les apparences qui le condamnaient, elle se refusait à croire à sa mauvaise foi, à son infamie.

Il avait peut-être été trompé.

Ce n'était pas admissible que, sans aucune raison,—elle n'en voyait aucune—il eût agi ainsi qu'il avait fait.

Quand elle lui aurait déclaré que, en dépit de tout, son âme à elle Geneviève, lui appartenait toujours, quand elle lui aurait appris tout ce que, pour lui, elle avait souffert, il implorerait son pardon.

Il la reprendrait dans ses bras, il murmurerait à son oreille des paroles ardentes, il lui répéterait les serments que déjà il avait prononcés.

Elle fit quelques pas, pénétra dans l'étroit couloir.

La mère Fresnard était occupée à balayer.

Elle interrompit sa besogne, dévisagea la fille du commandant.

—Mais....mais, voyons, je ne fais pas erreur. Cette jeune fille est bien celle qui est venue, si mystérieusement, il y a deux mois rendre visite à M. Trémanzey.

Geneviève s'était approchée et, sous ces yeux qui la fixaient avec hostilité, la détaillaient étrangement, elle sentit redoubler son embarras.

Elle demanda d'une voix tremblante:

—Pardon, madame, pouvez-vous me dire si M. Pierre Trémanzey est chez lui?

M. Pierre Trémanzey!

Cette fois la mère Fresnard ne conservait aucun doute.

Ses sourcils terriblement embroussaillés se froncèrent, ajoutant encore à l'aspect rébarbatif de son visage.

Dame, c'est que, en toute sincérité, elle ne la "portait pas dans son cœur" cette visiteuse qui avait fait le malheur de M. Pierre, ce jeune homme "si bien", si comme il faut, pour lequel elle la mère Fresnard, nourrissait une profonde, une respectueuse sympathie.

D'ailleurs, n'était-ce pas aussitôt après la visite de cette personne, aussitôt après la lettre qu'elle avait adressée à l'artiste que celui-ci, brusquement, était devenu d'une tristesse chaque jour plus intense.

S'il avait été si malheureux... s'il avait tant souffert, c'était à cause d'elle!

Dans son délire, lorsque cloué sur son lit de souffrance il essayait de se soulever, les prunelles fulgurantes, les poignets tendus en une crise de désespoir, un nom seul venait à ses lèvres:

Geneviève!

Son nom à elle sans doute!

D'ailleurs il était facile à la concierge de s'en assurer.

Elle interrogea:

—Permettez-moi de vous poser une question. N'est-ce pas vous qui vous appelez mademoiselle Geneviève?

Et comme la jeune fille interdite baissait les yeux.

—Oui, n'est-ce pas, poursuivit la grosse femme, c'est vous.... c'est bien vous....vous demandez M. Pierre Trémanzey. Apprenez une chose, M. Pierre Trémanzey n'habite plus ici.

Sa voix était devenue sèche. Une lueur de triomphe brillait dans ses yeux.

Geneviève, instinctivement avait fait un pas de recul.

—Vous dites?.....articula-t-elle.

—Je dis à mademoiselle que M. Pierre Trémanzey n'habite plus ici.

La fille du commandant porta la main à sa poitrine.

Son visage s'était couvert d'une pâleur mortelle.

Elle balbutia:

—Je ne vous comprends pas .....Ce que vous dites est impossible.

—Si vous le voulez.

Geneviève eut vers la mère Fresnard un geste éperdu de prière.

—Oh! madame.....excusez-moi.....La nouvelle que vous m'annoncez est tellement imprévue.... tellement.... extraordinaire que je ne puis y croire....

Elle parlait avec effort, les mots s'étranglaient dans sa gorge.

—Alors vous prétendez que M. Trémanzey n'habite plus ici!

—Non.

—Depuis longtemps?